

« Au cœur de la solitude » : Parler aux fantômes
pour trouver la guérison dans le roman *Ourse Bleue*
de Virginia Pésémapéo Bordeleau

*Conversing with one's ghost to find healing in Ourse Bleue by Virginia
Pésémapéo Bordeleau*

Elizabeth Willis



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/eccs/3059>
DOI : 10.4000/eccs.3059
ISSN : 2429-4667

Éditeur

Association française des études canadiennes (AFEC)

Édition imprimée

Date de publication : 4 décembre 2019
Pagination : 107-124
ISSN : 0153-1700

Référence électronique

Elizabeth Willis, « « Au cœur de la solitude » : Parler aux fantômes pour trouver la guérison dans le roman *Ourse Bleue* de Virginia Pésémapéo Bordeleau », *Études canadiennes / Canadian Studies* [En ligne], 87 | 2019, mis en ligne le 01 décembre 2020, consulté le 18 juin 2021. URL : <http://journals.openedition.org/eccs/3059> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/eccs.3059>

« Au cœur de la solitude » : Parler aux fantômes pour trouver la guérison dans le roman *Ourse Bleue* de Virginia Pésémapéo Bordeleau

Elizabeth WILLIS, Université de Denver

Ourse Bleue de Virginia Pésémapéo Bordeleau (2007) raconte les efforts subversifs et puissants de Victoria, femme métisse de la cinquantaine pour se réconcilier avec son adolescente intérieure, refoulée depuis des décennies. Cet article montre que cette poursuite est un acte radical de valorisation du corps et de l'esprit de l'adolescente autochtone, allant à l'encontre de siècles d'indifférence et de mépris envers les filles et femmes autochtones au Canada. En réclamant la place et le pouvoir de la fille qu'elle était, en s'entretenant avec son fantôme, Victoria se plonge au cœur de sa solitude pour se guérir.

Ourse Bleue by Virginia Pésémapéo Bordeleau (2007) tells of the subversive and powerful efforts of Victoria, a métisse woman in her fifties, to reconcile herself with her inner girl, whom she has repressed for decades. This article argues that this pursuit is a radical act of validation of the body and spirit of indigenous girlhood, flying in the face of centuries of indifference and contempt for indigenous girls and women in Canada. By declaring the place and power of the girl she was, by conversing with her ghost, Victoria goes to the heart of her own solitude to find healing.

S'il y a un spectre qui hante le Canada, c'est bien celui de la condition des filles et des femmes autochtones, et s'il y a une solitude au sein de ce pays, c'est bien celle que qu'incarnent ces femmes. La dévalorisation systématique des femmes autochtones au Canada crée un obstacle important à l'épanouissement des jeunes filles de ces communautés, qui doivent lutter avec acharnement pour ne pas intérioriser la crainte, la honte, ou l'indifférence envers elles-mêmes qu'elles constatent autour d'elles. Ceci dit, parler des filles et des femmes autochtones uniquement en termes de disparition, comme si elles étaient destinées à devenir des fantômes, signifie effacer celles d'entre elles qui vivent et survivent encore aujourd'hui, chacune incarnant un héritage de résistance et de fierté. La spectralisation des jeunes filles autochtones est dangereuse, car elle nie la valeur, les expériences, et même l'existence de ces jeunes filles (DE FINNEY 2015, 173). Cette façon de penser signifie aussi oublier celles qui partagent leurs histoires, se mettant au défi de ceux qui ont voulu les ignorer ou les faire taire au fil des générations. La critique Natalie Clark présente l'argument que pour une fille ou une femme autochtone dans le contexte canadien, le fait de témoigner d'un vécu marqué par le traumatisme, les abus sexuels, ou le féminicide est un acte « embedded within a web of strengths, intergenerational resiliency, resistance, and everyday survivance » (CLARK 2016, 57), un acte à la fois vulnérable et puissant. Parallèlement, Jo-Ann Episkew considère que cet acte peut aussi contribuer à la création d'un « contre-récit » (EPISKENEW 2009, 2) qui dément le discours colonialiste toujours présent dans la société canadienne.

ELIZABETH WILLIS

Parmi celles qui mettent ce contre-récit à l'écrit se trouve Virginia Pésémapéo Bordeleau, dont le premier roman, *Ourse Bleue*, est sorti en 2007. Ce roman d'inspiration autobiographique est un voyage de retrouvailles, de redécouverte de soi, et de quête spirituelle. La protagoniste et narratrice, Victoria, est une femme métisse d'une cinquantaine d'années. Avec son mari Daniel, elle retrace les péripéties de son enfance et fait face à un passé troublé et troublant. Victoria part à la recherche d'une réconciliation avec elle-même, ou plutôt avec la jeune fille qu'elle était mais qu'elle a dû supprimer en elle des décennies auparavant. Ce roman met en lumière la vulnérabilité et la puissance de l'adolescente que Victoria était pour « réclamer [le] pouvoir et [la] place » (ENFFADA 2019, titre) auxquels elle a toujours eu droit. Dix ans avant le début de l'Enquête nationale sur les femmes et filles autochtones disparues ou assassinées (ENFFADA) entrepris par le gouvernement fédéral canadien, Pésémapéo Bordeleau se remémore : l'« état de siège » (ENFFADA 2019, 3) dans lequel s'est déroulée sa jeunesse et les conséquences de ce contexte sur son devenir. Privée de son innocence et ensuite de son agentivité, puis obligée d'assumer très jeune un rôle maternel dans sa famille, elle s'est crue contrainte de rétrécir les frontières de son individualité. Convaincue que vivre pleinement son adolescence était un luxe et un risque qu'elle ne pouvait se permettre, elle a réprimé l'adolescente en elle, l'emprisonnant dans « ce lieu inconnu de tout mon entourage, ce lieu dans lequel je vibre au cœur de la solitude, parce que trop intense. Au cœur de mon essence » (PÉSÉMAPÉO BORDELEAU 2007, 94). C'est cette solitude – ses origines, sa nature, sa contestation, et sa rédemption – qui fait l'objet de cette étude. Comme on verra, le « je » qui vibre au cœur de Victoria n'est autre que l'adolescente qu'elle n'a pas pu être en raison de ses circonstances, et sa quête tourne autour de la réunion entre son « je » adulte et son « je » adolescente qui la hante.

Pour comprendre tout cela, cet article situera le récit de Victoria dans le contexte des *girlhood studies*, domaine critique en développement depuis les années 1970, surtout en anglais et en Amérique du Nord. Les *girlhood studies* s'intéressent aux enjeux et significations de l'adolescence féminine comme période et processus précédant une subjectivité féminine adulte. Récemment, plusieurs critiques canadiennes amérindiennes, dont notamment Sandrina de Finney, ont constaté que ce domaine demeure centré sur des idées hétéronormatives et euro-centriques (DE FINNEY 2015, 169) et qu'il tend à s'appuyer sur des notions de subjectivité individualistes et capitalistes. Le travail de ces critiques a déclenché une discussion maintenant en pleine expansion sur le besoin d'élargir et de nuancer le cadre théorique de ce champ d'études pour inclure la réalité vécue par les adolescentes autochtones au Canada. De Finney demande, par exemple : « what about girls who are largely excluded from social,

PARLER AUX FANTÔMES POUR TROUVER LA GUÉRISON DANS *OURSE BLEUE* DE
VIRGINIA PÉSÉMAPÉO BORDELEAU

cultural and economic production and even girlhood itself? » (DE FINNEY 2015, 169). Pour répondre à cette question et pour élargir les *girlhood studies*, il faut rendre la parole à ces jeunes filles jusqu'ici exclues, et les écouter. L'argument de cet article est que le roman *Ourse Bleue* de Virginia Pésémapéo Bordeleau fait précisément cela, et qu'une étude du roman à travers une perspective théorique empruntée aux *girlhood studies* peut révéler comment l'auteure fait ce travail et pourquoi il est important. En plus, le fait qu'il y ait dans les *girlhood studies* relativement peu de travaux écrits en français et qui incluent des récits d'auteur.e.s francophones, bien que ce champ d'études constitue un angle critique particulièrement propice à une meilleure compréhension de la féminité, de la culture, et de la société du Québec et du Canada francophone, rend cette analyse d'autant plus intéressante.

Natalie Clark affirme que : « The listeners or receivers of the stories of young women are essential partners in their resistance » (CLARK 2016, 9). Avec son roman, Virginia Pésémapéo Bordeleau témoigne de sa propre adolescence ; son roman est un travail de réappropriation inclusive, créative, et subversive d'une identité trop longtemps dévalorisée : celle de la jeune fille autochtone au Canada. Avec cet article, je souhaite dialoguer avec le texte pour participer à cette revalorisation radicale et comprendre le contre-récit puissant et réparateur que son auteure nous offre. Le fait d'explorer ce sujet vient d'un désir de contribuer aux efforts d'inclusivité et de reconnaissance entamés par De Finney, Clark, et plusieurs autres.

Par conséquent, dans ce qui suit, je présenterai une réflexion sur la représentation de l'adolescence féminine dans ce roman. Elle est perçue comme un moment et un espace de solitude, volontaire ou forcée, qui devient par la suite un lieu d'appartenance, de souveraineté, et de potentiel sans limites. J'expliquerai comment et pourquoi Victoria n'a pas pu vivre son adolescence, comment l'adolescente en elle a quand même survécu au fond d'elle, et comment elle la hante. En déconstruisant les retrouvailles difficiles entre Victoria-adulte et l'adolescente qui sommeille fébrilement en elle depuis des années, on comprendra mieux le prix que paient toutes les jeunes filles qui doivent grandir trop vite, surtout dans le cas de certaines jeunes filles autochtones au Canada, et on verra aussi que ces blessures ne sont pas irréparables. Surtout, on verra la force dynamique et régénératrice d'une relation saine entre une femme et son adolescente intérieure, car le spectre de l'adolescence représente aussi, pour Victoria, la porte d'entrée à la puissance spirituelle, la force qu'elle cherche et celle qui lui permettra d'apporter la guérison à sa famille, à sa communauté, et à sa propre vie.

ELIZABETH WILLIS

Origines de la solitude : l'adolescence refoulée de Victoria

Pour ouvrir cette discussion, il faut d'abord une esquisse du contexte de l'adolescence de Victoria pour en connaître les enjeux. Victoria a grandi dans une communauté rurale et majoritairement autochtone dans la région de la Baie James dans les années 1960. L'Église catholique était très présente dans la région ; plusieurs membres de la famille de Victoria ont été victimes des pensionnats, et elle-même a été scolarisée dans une école catholique. Les parents de Victoria, une femme crie nommée Frances et un homme blanc nommé Joseph, menaient une vie très simple avec leurs enfants. Joseph était parfois trappeur, parfois draveur, parfois soldat, pendant que Frances s'occupait des enfants – au moins au début. D'après ce que Victoria décrit, sa communauté était assez patriarcale, et les traces du colonialisme étaient présentes dans la pauvreté, l'alcoolisme, les abus sexuels, et dans les mentalités intériorisées au cours des siècles (DION STOUT ET KIPLING 1998, 1). Son récit témoigne de l'enchaînement de traumatismes à travers les générations et de la marginalisation continue des communautés autochtones qui perpétuent la violence coloniale au sein de la société canadienne (ENFFADA 2019, 13). Ces deux facteurs sont très présents dans la jeunesse de Victoria. On peut alors qualifier le monde dans lequel elle a grandi de patriarcal, colonialiste, marginal, et précaire – mais il y avait aussi de la solidarité, une proximité et une harmonie avec la nature, et un respect pour les valeurs traditionnelles et pour la famille dans cette communauté.

Ce contexte forme et informe l'adolescence de Victoria, et le fait qu'elle soit de sexe féminin entraîne des retombées prévisibles. De par son éducation catholique et patriarcale, elle apprend à craindre et à avoir honte de son propre corps, surtout de sa sexualité. De sa mère, elle apprend à se méfier de son intériorité, surtout de sa spiritualité, qui va à l'encontre des mentalités chrétiennes héritées du colonialisme et qui pourrait la faire remarquer de façon dangereuse. Cette double répression chez Victoria provoque une négation de soi (EVASDAUGHTER 1996, 116) et une blessure à l'âme (DURAN 2006, 1). Sans recours à un contre-récit et contrainte à exister « en mode survie » (PÉSÉMAPÉO BORDELEAU 2007, 186), elle refoule sa sexualité et sa spiritualité et arrête de participer activement à son propre devenir. Elle devient un fantôme.

Pour mieux comprendre les enjeux qui mènent à cet acte violent de Victoria envers elle-même, il est utile d'abord de comprendre l'adolescence féminine comme construction socioculturelle, reconnaissable surtout depuis le XIX^e siècle. L'adolescence féminine, terme que j'utilise comme équivalent du mot *girlhood* en anglais, peut être comprise comme le processus par lequel une enfant de sexe féminin passe de l'enfance à la féminité adulte. Au cours du XX^e siècle, l'aspect et les éléments de ce processus ont énormément changé, mais les

PARLER AUX FANTÔMES POUR TROUVER LA GUÉRISON DANS *OURSE BLEUE* DE
VIRGINIA PÉSÉMAPÉO BORDELEAU

attentes et les croyances qui y sont attachées sont plus lentes à évoluer. Catherine Driscoll, voix influente des *girlhood studies*, décrit cette phase de vie comme un espace de l'entre-deux, entre ce qui n'est plus (l'enfance) et ce qui n'est pas encore (l'âge adulte). C'est une période de vie marquée par l'incertitude et l'espoir, où une jeune fille cherche à s'affranchir et à devenir un sujet. Ce qui peut inhiber cette quête d'agentivité est la pression exercée sur les adolescentes, qui sont censées devenir un jour des femmes convenables, ce que Driscoll décrit comme « the right kind of woman » (DRISCOLL 2006, 2). Cette pression tourne surtout autour de la sexualité et des mœurs de la jeune fille, mais touche aussi ses choix dans d'autres domaines. Cette conceptualisation de l'adolescence féminine est pertinente pour le récit de Pésémapéo Bordeleau, mais il faut être conscient du fait que les *girlhood studies* restent ancrés dans une logique hétéronormative et occidentale (DE FINNEY 2015, 169). *Ourse Bleue* nous raconte un *girlhood* crie, métisse, québécoise, canadienne, et autochtone à la fois qui a lieu dans une matrice socioculturelle fondée sur la négation, la marchandisation, et la spectralisation des filles et femmes autochtones (DE FINNEY 2015, 170). Étudier son histoire peut donc contribuer à rendre les *girlhood studies* plus inclusives et pertinentes.

Néanmoins, les aspects de l'adolescence de Victoria qui correspondent aux idées des *girlhood studies* déjà mentionnées sont nombreux. Elle ressent la pression à devenir une femme convenable dans son contexte, elle subit des atteintes à sa subjectivité naissante, elle se sent piégée par sa propre sexualité, et elle n'a pas l'agentivité qu'elle recherche au milieu de tout ce changement. Comme beaucoup de jeunes filles de son âge, elle reçoit des messages parfois contradictoires de son entourage, surtout des figures d'autorité dans sa vie. De la part de son père et du gouvernement local, Victoria reçoit les éléments d'une éducation catholique et une logique patriarcale par rapport à son corps et à sa sexualité. De la part de sa mère, de ses *koukoumes* (grand-mères), et des communautés crie et algonquines autour d'elle, elle apprend la langue crie et des notions des traditions spirituelles de cette partie de son héritage. Cependant, c'est sa mère qui rejette ses rêves chamaniques (PÉSÉMAPEO BORDELEAU 2007, 23, 165), et ce sont des femmes de la communauté de sa mère qui la réduisent à sa valeur reproductrice en la mettant dans leurs « transactions » (2007, 71) d'entremise alors qu'elle n'a qu'onze ans. En revanche, c'est son père, des années plus tard, qui l'aide à se remettre après le décès de son mari (2007, 141) et à retrouver les sources de sa spiritualité (2007, 146).

Ces contradictions dans les messages que reçoit Victoria reflètent une réalité commune à d'autres filles et femmes de sa communauté ; selon Madeleine Dion Stout et Gerald Kipling, « Contradiction is a state of being with which

ELIZABETH WILLIS

Canadian Aboriginal women are all too familiar » (DION STOUT ET KIPLING 1998, 1). Dans le cas de Victoria, ceci est bien vrai. Même en tant qu'adulte, elle avoue : « Je sens mes parents se disputer à l'intérieur de moi » (PÉSÉMAPÉO BORDELEAU 2007, 73). Bien que Victoria-adulte fasse preuve de la capacité et de la volonté de réconcilier toutes ces contradictions, Victoria-adolescente en souffre.

Pour comprendre pourquoi, revenons au premier niveau de cette souffrance qui survient à l'adolescence de Victoria : son aliénation vis-à-vis de son propre corps, provoquée par la manifestation de sa sexualité naissante. L'éducation et la socialisation catholique que Victoria-adolescente a reçues en ce qui concerne la féminité inculquent chez les filles et les femmes une honte de leur corps et de leur sexualité ainsi qu'un idéal de féminité formé autour de l'image de la Vierge ; les notions de chasteté, de soumission à l'autorité masculine ou patriarcale, et d'abnégation y sont centrales. Dans son étude de récits autobiographiques par des femmes ayant reçu ce qu'elle appelle l'éducation à la féminité catholique, Elizabeth Evasdaughter remarque que cette idéologie peut dévaloriser l'esprit de la femme et lui faire croire que son corps est une source de tentation et de vice ; les adolescentes qui sont éduquées ainsi intériorisent par la suite une méfiance d'elles-mêmes et de leur corps (EVASDAUGHTER 1996, 116).

Quand Victoria arrive à la puberté, vers ses douze ans, il est donc peu étonnant que ce soit un traumatisme pour elle. Driscoll décrit la puberté pour les filles comme étant : « an unwilling and uncontrollable assertion of the sexual body » (DRISCOLL 2006, 84) ; c'est exactement ce que vit notre protagoniste. Son corps devient un piège pour elle, à son insu, quand il devient visible en tant que corps féminin et sexuel. Elle nous dit que : « À douze ans, je commence à ressembler à l'adolescente que je serai bientôt. Les yeux des hommes [...] me désarment de l'innocence de l'enfance » (PÉSÉMAPÉO BORDELEAU 2007, 78). Contre son gré, Victoria est rentrée dans un système d'échange patriarcal qui met en valeur sa fécondité et sa maternité, encore dans le domaine de l'hypothèse. Avant même de pouvoir concevoir une autonomie corporelle, elle se trouve déjà en péril, et doit à la fois surveiller et protéger le territoire contesté de son corps et se méfier de sa puissance supposément illicite si elle veut survivre.

Ce qui rend cette lutte beaucoup plus difficile est le fait que Victoria n'a pas accès à des modèles positifs parmi les femmes adultes de sa famille et de sa communauté. Toutes les idées qu'elle a intériorisées à propos de son corps et de sa spiritualité ont également été absorbées et ensuite propagées par les femmes dans son entourage. Natalie Clark et Brigitte Krieg soulignent l'importance primordiale de l'absence de modèles positifs parmi les femmes adultes et les

PARLER AUX FANTÔMES POUR TROUVER LA GUÉRISON DANS *OURSE BLEUE* DE
VIRGINIA PÉSÉMAPÉO BORDELEAU

âînées de leur communauté dans le devenir des jeunes filles autochtones (CLARK 2016, 55; KRIEG 2016, 42). Victoria souffre d'un manque de présence féminine positive dans sa vie, surtout au moment de son adolescence. Sa mère est alcoolique et de plus en plus instable et nocive dans sa vie (PÉSÉMAPÉO BORDELEAU 2007, 88). Ses *koukoumes* (grand-mères) sont dépeintes comme des martyres, dignes et généreuses mais négligées par leur famille et atteintes de maladies douloureuses. Une de ses cousines plus âgées se suicide après une rupture romantique. En fait, la présence des femmes adultes autochtones dans la vie de Victoria représente plutôt une absence, ou du moins un manque d'agentivité. Les femmes autour d'elle sont presque des fantômes, même si elles sont encore vivantes. Il lui est donc presque impossible d'envisager une vie de femme adulte qui serait saine, stable, et heureuse.

Au niveau de son corps, Victoria vit donc son adolescence comme la plus troublante d'un « enchaînement de vulnérabilités » (WALTER 2014, 65) qui la mettent dans une posture de survivance quand elle aurait pu rêver de souveraineté et d'épanouissement dans d'autres circonstances.

Parallèlement à la mise en état de siège de son corps, elle vit aussi l'anéantissement de sa spiritualité. Elle nous raconte le rejet de sa mère quand elle lui parle de l'arrivée d'une présence mystique qui apparaît dans sa vie, l'Orse Bleue : « Le totem que ma mère craignait et refusait de reconnaître, alors que je voulais tant lui en parler » (PÉSÉMAPÉO BORDELEAU 2007, 165). Le choix de Frances de réprimer la spiritualité de Victoria est un choix générationnel qui est remis en question aujourd'hui par ceux qui revendiquent l'importance de la continuité culturelle pour le bien-être des jeunes personnes d'héritage autochtone au Canada (EPISKENEW 2009, 12, KRIEG 2016, 44). Pour Victoria personnellement, le rejet de Frances, quoique motivée par une volonté d'aider sa fille, a des effets dévastateurs. Carolyn Kenny nous rappelle que les voix des filles et femmes autochtones sont souvent reléguées aux marges du discours dominant (KENNY 2006, 551). Dans son travail avec des jeunes filles autochtones en 2016, Brigitte Krieg a appris qu'elles se sentent « muted by society » et que la négation de leur voix engendre un sentiment profond d'isolation chez elles (KRIEG 2016, 42). Les peurs de sa mère empêchent Victoria de vivre sa spiritualité de façon authentique, tandis que les peurs de son père l'empêchent d'aimer son corps ou de faire l'expérience de sa sexualité. Au même temps, la précarité économique de sa famille et les besoins de ses frères et sœurs l'empêchent de vivre pour elle-même. Sans la liberté et la sécurité qu'il aurait fallu pour vivre son adolescence, il est peu étonnant alors que Victoria-adolescente s'ensevelisse au cœur de la solitude. Privée du droit d'habiter pleinement son corps, Victoria-adolescente se transforme en fantôme.

ELIZABETH WILLIS

Le spectre de l'adolescence : Victoria hantée

La Victoria adulte qui narre la plupart du roman est bien différente, à première vue, de Victoria-adolescente. Elle semble à l'aise dans son corps et dans sa sexualité, elle reconnaît et explore sa spiritualité chamanique, et elle mène une vie apparemment simple et heureuse avec son mari Daniel, son partenaire depuis quelques années. Elle est devenue créatrice à plusieurs titres : elle est peintre, mère, et grand-mère, et elle participe à des actions politiques pour le bien de sa communauté crie et algonquine. Manifestement, elle est partie loin, et a réussi à guérir, à grandir, et à devenir une femme remarquable. Pourtant, elle n'est pas totalement en paix, et elle a dû rester loin de la Baie James pour accomplir ces choses. En entreprenant son voyage avec Daniel, elle fait preuve d'une agitation fébrile qui l'attire irrésistiblement vers le paysage de sa jeunesse bien que sa peur d'y retourner la hante. On comprend vite que les rêves prophétiques que sa mère avait tenté de supprimer ne l'ont jamais tout à fait quittée, et que le besoin profond de Victoria-fille d'être vue, entendue, et valorisée n'est toujours pas pleinement assouvi.

Au fur et à mesure qu'elle retrouve les repères physiques de son passé, ses souvenirs d'enfance se mêlent à ses sentiments adultes pour ouvrir la voie aux spectres de l'alcoolisme, de l'abandon, et de la misère qui ont marqué sa jeunesse. Une litanie de réclamations de son passé envahit son présent, remettant en question son « illusion of continuity and of a coherent self » (EVASDAUGHTER 1996, 34). En retraversant les paysages des premières années de sa vie, Victoria prête l'oreille, parfois contre son gré, à la voix du spectre de l'adolescente qu'elle n'a pas pu être. Son « je » présent et son « je » passé se retrouvent, et cela révèle que l'un est moins stable qu'elle ne pensait, tandis que l'autre est plus présent que jamais.

Ce processus de retrouvailles, de construction de ponts intérieurs, se fait par le témoignage, l'écoute, et le dialogue entre les deux parties aliénées de Victoria. On voit cette progression de deux manières : d'abord, l'évolution dans la structure du roman souligne et puis efface la distance entre elles au niveau temporel, et puis, la résurgence de plus en plus obstinée de Victoria-fille dans l'esprit de Victoria-adulte dément l'illusion de séparation physique entre les deux, montrant qu'en fait elles habitent toujours le même corps. De façon ambivalente d'abord, entre réticence et envie, Victoria apprend à s'entretenir avec ses fantômes pour guérir la solitude de son adolescente intérieure. C'est un processus difficile et bouleversant.

Dans la première partie du roman, le passé et le présent restent cloisonnés dans des chapitres séparés, choix stylistique qui démarque clairement une

PARLER AUX FANTÔMES POUR TROUVER LA GUÉRISON DANS *OURSE BLEUE* DE
VIRGINIA PÉSÉMAPÉO BORDELEAU

frontière entre les deux. Le fait que chaque chapitre ait lieu dans une période distincte, chacun soigneusement marqué en sous-titre du mois et de l'année des événements, aide le lecteur à se situer dans le temps, mais crée aussi une forte séparation temporelle entre Victoria-adulte et Victoria-adolescente, l'une habitant le présent, l'autre le passé. Cette distance est accentuée par le fait qu'il n'y a presque aucune information sur la période entre mai 1963, quand Victoria avait douze ans, et novembre 2002, quand elle avait quarante-deux ans. L'adolescence et la majorité du parcours adulte de Victoria est presque totalement occultée pour le lecteur dans le roman. Ce choix pourrait être anodin, mais il s'agit tout de même d'un trou béant dans la chronologie.

Dans la deuxième partie du roman, les frontières entre passé et présent s'effacent, et tout se passe dans une même chronologie. Ceci n'empêche pas le passé de continuer à faire irruption au présent. Au contraire – cette tension atteint un point critique dans son chapitre « La Dêbâcle » (PÉSÉMAPÉO BORDELEAU 2007, 98-101), où ce chagrin, qui ne respecte aucune distinction entre passé et présent, démolit la frontière entre les deux. Victoria est alors confrontée pleinement à son impuissance en face de son passé, qu'elle ne peut changer, et de son présent, qui est de plus en plus chaviré par son voyage. « La Dêbâcle » est sous-titrée « août 2004 » (2007, 98) et donc a lieu supposément au présent de l'énonciation. Cependant, son contenu, qui commence en 2004, nous emmène subitement à travers un enchaînement de souvenirs dévastateurs du temps de Victoria-fille. « La douleur que je croyais scellée s'éveille » dit-elle (PÉSÉMAPÉO BORDELEAU 2007, 99). Prise au dépourvu, elle demande : « Comment arrêter cette spirale, est-ce seulement possible ? » (PÉSÉMAPÉO BORDELEAU 2007, 101).

Au sujet de Maria Campbell, auteure du roman *Halfbreed* (1973), Jo-Ann Episkeneuw écrit :

Like many of the Indigenous life writers who followed her lead, Campbell wrote because the ghosts of personal and historical trauma continued to haunt her, thereby impeding her ability to move forward with her life. (EPISKENEUW 2009, 77).

Cette description s'applique tout aussi bien au récit de Victoria. Bien qu'elle ait dépassé les défis de sa jeunesse pendant longtemps, Victoria est arrivée à un point dans sa vie où elle sait qu'elle doit trouver un moyen de faire la paix avec ce passé qui la hante. Sa quête la pousse à accepter la fluidité de la présence et l'absence, de l'individualité et l'appartenance, de la linéarité du temps, et de la séparation entre soi et autre ; sa quête l'encourage à adopter une hantologie

ELIZABETH WILLIS

engagée envers sa vie. Reconnaître le rapport flou, interdépendant, et dynamique entre passé, présent, et avenir renvoie à une « politique de mémoire, d'héritage, et de générations » (DERRIDA 1994, 15) qui lutte contre la spectralisation et l'oubli pour encourager une vision, voire un contre-récit, du monde qui est plus vulnérable et plus authentique. *Ourse Bleue* est hantologique dans sa forme et son contenu, et se sert de cette conceptualisation de la réalité pour commenter à la fois la nature cyclique des oppressions subies par Victoria, comme par tant de filles et femmes autochtones au Canada, et qui paraissent inévitables, et la puissance d'une espérance rebelle qui reconnaît l'ampleur de ces injustices, mais cherche à réfuter leur inévitabilité et leur capacité de définir la jeune fille que Victoria était ou la femme qu'elle continue à devenir. Enfin devenue l'aînée et le guide dont elle avait tant besoin en tant que fille, elle a la force nécessaire pour entreprendre ce travail.

Si « La Débâcle » (PÉSÉMAPÉO BORDELEAU 2007, 98) montre la présence du passé de Victoria-fille chez Victoria-adulte au niveau temporel, un prochain épisode montre cette présence au niveau corporel. Ce moment arrive lorsque Victoria croise des cousins qu'elle n'avait pas vus depuis longtemps. Ces cousins demandent de ses nouvelles et de celles de sa sœur Anne, ou Sibi, décédée assez jeune suite aux effets de l'alcoolisme, victime comme Victoria d'abus incestueux de la part de leur grand frère Jimmy pendant sa petite enfance. Quand Victoria leur fait part du décès de Sibi, ils s'étonnent : « *Oh! No! It's impossible! Not Anne! She was so nice, so cute!* » (PÉSÉMAPÉO BORDELEAU 2007, 96). Leurs mots déclenchent une réaction forte de la part de Victoria : « C'est ce qui l'a tuée, [...] trop belle, trop naïve ! Du bonbon de prédateurs ! » (PÉSÉMAPÉO BORDELEAU 2007, 96) Ces mots pleins de colère, de peine, et d'amertume, montrent l'éveil d'un chagrin longtemps refoulé. La vulnérabilité innocente de la sœur de Victoria est celle des jeunes filles qui continuent à être victimes de viols, de séquestrations, et d'abus physiques de nos jours. Walter constate la « confiance aveugle que les filles fragiles accordent aux premiers venus » (WALTER 2014, 78), mouvement d'innocence, de curiosité, et de nécessité qui les met constamment en danger. Pour Victoria ainsi que les filles et femmes de sa communauté, le Canada demeure une « contrée [...] hostile, oppressante » (WALTER 2014, 102). Confrontée au souvenir de cette réalité et laissée sans recours, elle se « [laisse] couler, sans résistance, dans [sa] peau d'enfant solitaire [...] » (PÉSÉMAPÉO BORDELEAU 2007, 103) et se retrouve envahie par la honte, la rage, et la peine de cette dernière, sentiments qui n'ont nullement été atténués par le passage du temps.

Pendant sa jeunesse, Victoria a appris que la vulnérabilité, la naïveté, et même la beauté physique, traits souvent attribués aux jeunes filles comme elle, les mettaient en péril. On se souvient que Victoria a ressenti le regard masculin et

PARLER AUX FANTÔMES POUR TROUVER LA GUÉRISON DANS *OURSE BLEUE* DE
VIRGINIA PÉSÉMAPÉO BORDELEAU

sexuel sur elle déjà à l'âge de douze ans, et cela la mettait mal à l'aise. Le corps de la jeune fille est « a fragile sexualized territory » (DRISCOLL 2006, 257), d'autant plus dans le cas d'une jeune fille autochtone dans le contexte canadien depuis l'arrivée des colons européens. Le legs du colonialisme est une mythification de son corps qui en fait un objet déshumanisé et propre à l'exploitation. Le rapport de l'ENFFADA dit que le Canada « est en guerre et les femmes, les filles et les personnes 2ELGBTQQIA autochtones sont en état de siège » (ENFFADA 2019, 3). Née dans une société marquée par le racisme et le sexisme institutionnel et intériorisé, Victoria a survécu à cette guerre. Que faire, alors, du fait d'avoir survécu ? Comment faire face aux vérités de sa jeunesse, ou se réconcilier avec elle ?

Pour Victoria, il faudra enfin « rendre la parole » (DERRIDA 1994, 279) à Victoria-fille pour créer de la place pour un nouveau départ. Il s'agit de lui offrir un contre-récit, de réencadrer son vécu pour qu'elle puisse réintégrer la vie de Victoria. Ceci dit, elle ne semble pas savoir comment s'y prendre. Ayant passé la majorité de sa vie à fuir cette adolescence douloureuse et avortée, elle sera obligée de changer totalement sa perspective et son rapport envers cette partie d'elle-même.

À l'occasion de l'une de leurs conversations fortuites, l'aîné Johnny Humbert Misténapéo ouvre la porte vers cette nouvelle manière de se voir. Il dit à Victoria : « Tu as déjà beaucoup souffert, apprends à accueillir cette souffrance. Libère-toi d'elle ; ce faisant, elle te rendra de plus en plus forte » (PÉSÉMAPÉO BORDELEAU 2007, 106). Cette idée semble contradictoire ; s'ouvrir à la souffrance pour s'en libérer ? On est décidément entré de nouveau dans une perspective hantologique. Pour trouver la guérison, il ne s'agit pas d'oublier ni de nier ce qui s'est passé, ce qui signifie rester constamment en lutte contre ses fantômes, mais plutôt de l'accueillir, de le recevoir, l'accepter. D'apprendre « non pas à faire la conversation avec le fantôme mais à s'entretenir avec lui, avec elle » (DERRIDA 1994, 279), et ce « par souci de *justice* » (DERRIDA 1994, 278). « Accueillir sa souffrance » (PÉSÉMAPÉO BORDELEAU 2007, 106) signifie à la fois déjouer l'indifférence ou l'étouffement intériorisé de Victoria envers la jeune fille qu'elle était et se défaire de l'idée que les blessures et les injustices du passé n'ont pas de conséquences sur le présent. Au contraire : le passé habite le présent, et peut l'informer, tandis que le présent apporte des outils pour comprendre, guérir, et surmonter les blessures du passé. Dans le cas de Victoria, il semble qu'au lieu de bâtir des murs entre les deux, il faudrait plutôt construire des ponts pour faciliter la communication entre les deux et en faire un tout, uni, fluide, et libre. La critique Joëlle Papillon partage cet avis lorsqu'elle écrit que Victoria doit « opter pour l'unité, la conciliation, plutôt que pour la fragmentation,

ELIZABETH WILLIS

c'est-à-dire qu'elle doit créer, soigner et renouveler ses relations » (PAPILLON 2016, 62) avec sa communauté d'enfance et surtout avec elle-même. Elle pourra ensuite développer une idée alternative de son adolescence, ce processus de devenir en tant que fille : une version axée sur la communauté, l'appartenance, et la souveraineté corporelle, ainsi que le retour vers des traditions et des croyances anciennes, et surtout, une version orientée vers un avenir meilleur.

Vérité et Réconciliation : La Fille du Pont

Enfin gagnée par la soif de vivre de Victoria-adolescente, Victoria-adulte arrête de résister, et s'entretient directement avec son fantôme. Elle le fait par le biais d'un retour chez son amie de jeunesse, Clarisse, son travail spirituel qui la remet pleinement en contact avec son totem, l'Ourse Bleue, et son choix de pardonner à l'ex-amante de son mari, Maryse. Ce processus l'amène à une réintégration durable avec les parties fracturées d'elle-même. Dans cette dernière partie, on verra comment les retrouvailles avec Clarisse aident Victoria à remettre en question le récit qu'elle a intériorisé à propos de son devenir et de sa subjectivité ; comment son réidentification avec l'Ourse Bleue (et son parallèle, la Fille du Pont) lui offre un contre-récit puissant ; et comment son interaction avec Maryse lui permet de mettre en action ce contre-récit. Comme on le verra, cela mène à une récupération de la valeur intrinsèque et totale de Victoria qui reconnaît son agentivité souveraine par rapport à son propre devenir et son appartenance incontestable à l'humanité, à ses communautés, et surtout à elle-même.

L'étape la plus importante vers cette guérison se fait sous le toit de Clarisse, l'amie d'enfance de Victoria, qui représente un lien direct et positif entre passé et présent pour elle. Victoria nous explique que : « Adolescente, je me réfugiais souvent chez Clarisse où je passais des fins de semaine à parler, à rire, à pleurer » (2007, 157) et que « personne ne me connaît comme Clarisse, celle qui pleurait à mes côtés quand mes douze ans saignaient de partout » (2007, 161). Rappelons-nous qu'à douze ans, Victoria a vécu, entre autres, l'arrivée de sa propre puberté (2007, 78), la mort du premier garçon dont elle s'était éprise (2007, 81), et les absences récurrentes de ses parents, qui l'obligeaient déjà de se comporter en adulte pour survivre. Revenir à la maison de Clarisse, après tout ce qu'elle a entrepris au cours du roman, signifie pour la protagoniste qu'elle pose la planche qui relie les deux côtés de la travée du pont entre son adolescence et son présent.

Chez Clarisse, Victoria pose enfin la question qui la hante depuis le début du roman, avec tous les souvenirs qui sont remontés à la surface de sa conscience lors de son voyage à la Baie James : « Crois-tu qu'on puisse guérir

PARLER AUX FANTÔMES POUR TROUVER LA GUÉRISON DANS *OURSE BLEUE* DE
VIRGINIA PÉSÉMAPÉO BORDELEAU

d'une enfance malmenée ? Penses-tu qu'on devient adulte, vraiment adulte un jour ? Ou si on passe sa vie à ça, devenir adulte ? » » (PÉSÉMAPÉO BORDELEAU 2007, 162). Ses mots révèlent un sentiment profond d'échec. Elle croit que le fait que sa jeunesse continue à la hanter signifie qu'elle n'a pas réussi à atteindre une subjectivité adulte cohérente et stable. Sa frustration et sa fatigue sont palpables ; elle est fatiguée de fuir son passé et de poursuivre un avenir idéal, une vie adulte accomplie toujours lointaine, mais elle ne voit pas comment faire autrement.

Clarisse, en réponse, esquivé sa question, réunit l'adolescence et l'âge adulte au sein du même corps, et situe ce corps dans une histoire universelle lorsqu'elle affirme : « On est tous une gang d'enfants blessés d'une façon ou d'une autre qui jouent à être adultes » (PÉSÉMAPÉO BORDELEAU 162). Les mots de Clarisse poussent Victoria à revoir ses préconceptions sur la personne qu'elle est censée être ou devenir. Quand Clarisse redéfinit le point de vue pessimiste de Victoria avec humour, compassion, et inclusivité, elle agit de façon radicale et subversive. Elle remet en question la notion de subjectivité floue que Victoria cherche à atteindre et en propose une autre qui incorpore, littéralement, les blessures et les incertitudes de l'enfance et de l'adolescence dans une conception de la vie adulte qui se prend moins au sérieux au même temps qu'elle regarde la réalité résolument en face. Episkenew souligne « the healing power of stories in general and of Indigenous literature in particular » (2009, 2) pour démanteler les mentalités colonisatrices imposées sur les vies et les corps des filles et femmes autochtones. Elle met en avant la puissance des contre-récits pour créer une place pour la différence et la puissance de ces filles et femmes.

La flexibilité, l'humilité, la joie, et la compassion présentes dans les mots de Clarisse aident Victoria à se tourner vers elle-même avec un amour fondé moins sur sa performance et plus sur son potentiel. La liberté et la créativité de cette posture la préparent à retrouver l'Ourse Bleue et la Fille du Pont en elle et à vivre pleinement son identité dynamique.

En ce qui concerne la Fille du Pont et l'Ourse Bleue, certain.e.s critiques les ont vues comme des représentations du métissage et de l'hybridité de Victoria (voir LAPORTE 2016, JEANNOTTE 2010), ce qui est certainement vrai. Ce que ces critiques ne disent pas, c'est le fait que l'Ourse Bleue et la Fille du Pont sont aussi des manifestations de l'adolescence féminine de Victoria, des figures qui expriment la complexité, l'ambivalence, et la puissance—Cela se voit dans leur nature dynamique, constamment en devenir, et leur penchant vers l'inclusion et la subversion. La créativité propre à leur nature anime un contre-récit qui mènera à la réintégration, de la valorisation, et de l'agentivisation de la jeune fille

ELIZABETH WILLIS

autochtone quasi disparue et assassinée qui a survécu et qui vit toujours en Victoria.

La figure de la Fille du Pont, d'abord, comporte plusieurs éléments propices à cette réintégration. Le nom évoque l'image de la petite fille que Victoria était, debout sur le pont de Rapides-des-Cèdres, d'où elle avait une perspective privilégiée sur le campement de la communauté algonquine qui vivait là-bas pendant son enfance (PÉSÉMAPÉO BORDELEAU 2007, 155). Positionnée ainsi, Victoria-fille était observatrice, même témoin, des mouvements de cette communauté. Elle était aussi libre de passer d'un côté de la rivière à l'autre.

Cette tension entre fixité et mobilité rappelle celle de l'adolescence féminine elle-même, toujours prise entre les limites imposées sur le devenir des jeunes filles et le potentiel illimité qu'elles incarnent. La figure de la Fille du Pont, celle qui voit et celle qui louvoie, déjoue la fixité de la subjectivité adulte en même temps qu'elle s'approprie un peu de sa puissance. Elle possède un certain « disruptive potential » (DRISCOLL 2002, 68) car elle habite un corps et un soi « neither random nor fixed, neither static nor scattered » (EVASDAUGHTER 1996, 31). Pour une société patriarcale qui voudrait la voir soumise à ses attentes, elle devient une menace, car elle pourrait mal tourner—réclamer sa subjectivité et vivre comme elle veut. Pour une société communautaire, qui a besoin d'elle pour assurer sa survivance, c'est son départ possible qui inquiète. Mais si ces craintes peuvent être mises de côté, sa fluidité, sa nature à la fois contradictoire et inclusive, crée une place pour l'espoir et pour la régénération.

En parallèle avec la Fille du Pont, l'Ourse Bleue offre une dimension spirituelle et transcendante à la vision de l'adolescence féminine et de l'adolescente dans ce roman. Cette présence, que Victoria appelle son totem, est d'abord et avant tout une manifestation de l'inclusivité, car elle réunit la spiritualité chamanique crie et algonquine et la religion catholique québécoise dont Victoria a héritées. À un niveau plus profond, elle offre un espace de l'entre-deux qui permet une coexistence positive de l'adolescence avec la féminité adulte, de l'individualité avec l'appartenance, et de la subjectivité avec la soumission. Elle est une figure fortement décolonisatrice qui préconise un mouvement vers la justice réparatrice. Elle est aussi une figure subversive du fait qu'elle revendique la nature sacrée et souveraine de Victoria.

Tout cela provient des deux idées composantes de cette figure : l'Ourse, itération féminine du totem traditionnel de la famille de Victoria, et la Vierge-Marie (la partie Bleue). Pour sa part, la Vierge est une figure liminaire et ambivalente, incarnant à la fois : une pureté surhumaine et une humanité ancrée

PARLER AUX FANTÔMES POUR TROUVER LA GUÉRISON DANS *OURSE BLEUE* DE
VIRGINIA PÉSÉMAPÉO BORDELEAU

dans sa corporalité ; la maternité et la virginité ; la féminité adulte et l'adolescence féminine ; l'altérité et l'appartenance. Elle est associée à la colonisation parce qu'elle est au centre du christianisme, surtout du catholicisme, transformé en arme de guerre dans des campagnes d'assimilation et d'effacement des peuples et des cultures autochtones au Canada pendant des siècles. Elle est aussi, paradoxalement, associée à la décolonisation en raison de son statut de personne mineure et minoritaire : jeune fille juive du Moyen-Orient, défavorisée par son genre et son ethnicité et sujet colonial sous l'Empire romain, on peut imaginer qu'elle aurait sympathisé avec la jeune fille métisse qu'était Victoria. Elle est aussi une « fille du pont » qui relie ciel et terre, divin et humain, au sein de son propre corps. Pour Victoria, elle est avant tout une présence bienveillante, une alliée, préférable à un Dieu ou un Christ comparativement aliénants (PÉSÉMAPÉO BORDELEAU 2007, 176). Le fait qu'elle fasse partie de l'Ourse Bleue rend le totem familial personnel et unique à Victoria. Tandis que l'ours a choisi Victoria (PÉSÉMAPÉO BORDELEAU 2007, 165), c'est son imagination qui l'a recouvert du bleu de la Vierge et l'a féminisé. Dans sa totalité, l'Ourse Bleue valorise deux droits innés chez Victoria : un droit à l'autodétermination et à l'individualité, et un droit à l'appartenance.

Ces deux figures, la Fille du Pont et l'Ourse Bleue, sont présentes dans la conscience et le sous-conscient de Victoria depuis son enfance. Quand elle se joint à leur acceptation absolue de Victoria-fille, Victoria-adulte choisit de la valoriser et de lui rendre son agentivité dans son propre devenir. En retour, Victoria-fille offre à Victoria-adulte un nouveau chemin vers l'avenir : un engagement audacieux et joyeux dans un devenir (ou adolescence) éternel, une manière de vivre courageuse qui refuse l'enfermement, la répression, et la fuite pour privilégier plutôt l'ouverture, l'expression, et l'accueil – même de la souffrance.

Peu de temps après son séjour chez les Kanatawet qui mène à cette nouvelle perspective, Victoria doit faire face à un défi. Elle apprend que son mari avait continué une relation sexuelle avec son ancienne amante, Maryse, pendant son mariage à Victoria. Vu que Daniel est mort peu de temps avant cette découverte, il s'agit d'une trahison particulièrement douloureuse, et Victoria passe d'abord par des moments de colère et d'amertume. Cependant, quand elle se trouve en face de Maryse pour parler de la situation, au lieu de ressentir un besoin de se défendre ou de se venger, elle constate un changement en elle, une réaction instinctive qui la surprend : elle ressent de la compassion pour Maryse. Face à celle avec qui son mari l'avait trompée, Victoria se dit que : « Une enfant souffre, là, devant moi, peu importe son âge » (PÉSÉMAPÉO BORDELEAU 198), et accepte que « sa souffrance se mêle à la mienne » (199). Transformée par

ELIZABETH WILLIS

son retour au pays de son enfance, remise en contact avec elle-même en tant que fille, guérie par des retrouvailles avec sa famille et son amie Clarisse, et munie de savoir spirituel par ses guides, Victoria – à la fois fille et adulte – réussit à abandonner son besoin de se protéger, car elle a appris à aimer et à respecter, elle-même et ceux qui l’entourent. Après tant d’années de crainte et de refoulement, elle est capable de montrer de l’empathie à cette femme qui aimait aussi Daniel, et de reconnaître la complexité de l’amour et de la vie avec une curiosité franche de jeune fille et une sagesse humble de grand-mère. Ayant appris à (re)connaître et avoir de la compassion pour l’enfant blessée en elle-même, elle peut dorénavant ressentir de la compassion pour l’enfant blessée qu’elle perçoit en Maryse. Consciente de sa puissance et de son impuissance, en paix avec le présent et le passé, Victoria, à la fois la Fille du Pont et l’Ourse Bleue, est enfin libre de marcher dans la guérison, la compassion, et l’unité.

Conclusion: Réclamer le pouvoir et la place de l’adolescence féminine

En fin de compte, *Ourse Bleue* est un manifeste en faveur de l’adolescence féminine comme source d’énergie propice à la création d’un contre-récit puissant pour démanteler les mythes réducteurs du colonialisme dans le contexte canadien. Le roman porte un message d’authenticité et d’amour – un amour qui prend le risque de s’ouvrir à toutes les contradictions que comprennent l’adolescence au féminin, malgré l’incertitude ou la douleur que cela pourrait apporter – pour aussi se reconnecter avec sa puissance. Être adolescente, c’est incarner la confusion et la continuité, la force et la fragilité, la douceur et l’amertume, l’innocence et sa perte, l’appartenance et l’individualité, la solitude et le vivre-ensemble. Dans un contexte comme celui de Victoria, c’est aussi être à la fois convoitée et méprisée, un trésor à protéger et une proie à chasser, une figure fantasmée et un fantôme. Être funambule, comme l’a si bien dit Emmanuelle Walter, toujours suspendue entre la vie et la mort. Toujours entourée, bien que profondément seule dans son devenir.

Au cœur de cette solitude, celle qu’expérimente Victoria, se trouvent une panoplie de douleurs, mais aussi un réservoir de potentiel, de possibilité, de dynamisme, et d’espoir – une source de vie. Le fait de rendre à son adolescente intérieure le pouvoir et la place que cette dernière réclamait depuis longtemps a permis à Victoria de briser la solitude au fond d’elle, de faire la paix avec ses souvenirs traumatiques, et de s’ouvrir à un avenir meilleur. Le fait de témoigner de ce processus en écrivant son histoire concrétise son contre-récit et ouvre la voie à de futures Filles du Pont qui pourront à leur tour « pass[er] le test » (PÉSÉMAPÉO BORDELEAU 2007, 200) et affirmer la valeur intrinsèque et indispensable de leur existence.

Bibliographie

CLARK, Natalie. 2016. "Red Intersectionality and Violence-informed Witnessing Praxis with Indigenous Girls." *Girlhood Studies* 9(2): 46-64.

DE FINNEY, Sandrina. 2015. "Playing Indian and other settler stories: disrupting Western narratives of Indigenous girlhood." *Continuum* 29(2): 169-181.

DERRIDA, Jacques. 1993. *Spectres de Marx*. Paris : Galilée.

DION STOUT, Madeleine and KIPLING, Gregory. 1998. "Aboriginal Women in Canada: Strategic Research Directions for Policy Development." Ontario: Status of Women Canada, 1998.

DRISCOLL, Catherine. 2006. *Girls: Feminine Adolescence in Popular Culture and Cultural Theory*. New York: Columbia University Press.

DURAN, Eduardo. 2006. *Healing the Soul Wound: Counseling with American Indians and Other Native Peoples*. New York: Teachers College Press.

ENFFADA (Enquête Nationale sur les Femmes et Filles Autochtones Disparues et Assassinées). 2019. Réclamer Notre Pouvoir et Notre Place : Le Sommaire du Rapport Final de l'Enquête Nationale sur les Femmes et Filles Autochtones Disparues et Assassinées.

EPISKENEW, Jo-Ann. 2009. *Taking Back Our Spirits: Indigenous literature, public policy, and healing*. Winnipeg: University of Manitoba Press.

EVASDAUGHTER, Elizabeth. 1996. *Catholic Girlhood Narratives: The Church and Self-Denial*. Boston: Northeastern University Press.

JEANNOTTE, Marie-Hélène. 2010. « L'identité composée : hybridité, métissage et manichéisme dans *La saga des Béothuks*, de Bernard Assiniwi, et *Ourse bleue*, de Virginia Pésémapéo Bordeleau. » *Revue internationale d'études canadiennes* 41 : 297-312.

KENNY, Carolyn. 2006. "When the Women Heal: Aboriginal Women Speak About Policies to Improve the Quality of Life." *American Behavioral Scientist* 50(4): 550-561.

KRIEG, Brigitte. 2016. "Understanding the Role of Cultural Continuity in Reclaiming the Identity of Young Indigenous Women." *Girlhood Studies* 9(2): 28-45.

ELIZABETH WILLIS

LAPORTE, David. 2016. « Sur les routes/roots : Identité culturelle et 'poétique de l'espace métissée' dans *Ourse bleue* de Virginia Pésémapéo Bordeleau. » *Recherches amérindiennes au Québec* 46(2-3) : 67-76.

PAPILLON, Joëlle. 2016. « Apprendre et guérir : les rapports intergénérationnels chez An Antane Kapesh, Virginia Pésémapéo Bordeleau et Naomi Fontaine. » *Recherches amérindiennes au Québec* 46(2-3) : 57-65.

PÉSÉMAPÉO BORDELEAU, Virginia. 2007. *Ourse Bleue*. Lachine : Pleine Lune.

WALTER, Emmanuelle. 2014. *Sœurs volées : Enquête sur un féminicide au Canada*. Montréal : Lux.